

Le gardien de l'Autre

Françoise DECROISSETTE (éd.)

La France et l'Italie

Traductions et échanges culturels

Centre de Publications de l'Université de Caen, 1992

L'équipe du Centre de recherches du monde ibérique et de l'Italie à l'Université de Caen mène depuis plusieurs années une réflexion sur les échanges culturels entre la France et l'Italie. Avec des périodes fastes et d'autres moins, la circulation des idées et des œuvres représente un élément constant de l'histoire des deux pays. Le but premier de ces recherches est d'illustrer ces échanges dans les différents secteurs artistiques et littéraires (beaux-arts, littérature, théâtre et journalisme) et de montrer comment chaque culture accueille l'autre, avec son propre système de références. Le véhicule indispensable et incontournable dans ce dialogue permanent est sans aucun doute la traduction.

Dans sa préface, Françoise Decroisette, responsable de cet ouvrage, rappelle que la traduction est « le lieu privilégié de l'affrontement de deux cultures ». Les sept analyses proposées envisagent les traductions moins comme objet littéraire que comme objet culturel soumis à des influences variées (individuelles, économiques, politiques, idéologiques), explicites ou implicites, qui dépassent celles de la simple écriture. Le choix de la perspective diachronique (depuis la renaissance de la traduction au XVI^e siècle jusqu'à nos jours), ainsi que la double orientation France-Italie/Italie-France, mettent en lumière la variation des contraintes qui s'exercent sur les traducteurs, la modification progressive du rapport traducteur/auteur/lecteur, et apportent des éléments à une histoire des pratiques traduisantes.

Le premier exemple, qui pourrait s'intituler « De l'usage historique de la traduction », date de 1674, lorsque le père Pierre de Saint-André, un religieux carmélite, traduit le roman baroque, *La Maddalena Peccatrice e*

Convertita de A.G. Brignone Sale, écrit en 1636. Le traducteur a préféré la fidélité au texte original, jusqu'à la trahison. La version française est pratiquement une « copie » de l'italien. Le rituel littéraire de l'époque portait à une moralisation francisante du texte original avec tout ce que cela comporte d'uniformisation, de banalisation, sans parler, ici, des tournures typiquement ecclésiastiques.

La traduction en italien par Carlo Goldoni de *L'Écossaise* de Voltaire pose le problème de l'appropriation dans la traduction des pièces de théâtre. Carlo Goldoni revendique la traduction comme une re-création, comme une appropriation plutôt qu'une transposition. Il préfère l'imitation. Il part du présupposé que ses propres pièces ne pourraient être appréciées en traduction sur les scènes françaises, si ce n'est « accommodées au goût du pays ». Carlo Goldoni n'hésite pas à détruire l'équilibre instauré par Voltaire entre les actes, en multipliant le nombre de scènes (de 34 à 43). La version italienne de *L'Écossaise*, qualifiée de pièce « universelle », est un défi relevé par Goldoni pour mesurer son talent et sa popularité face à lui-même et à son public.

Le XIX^e siècle propose des exemples de traduction et de retraduction d'une même œuvre, politique de surcroît, comme *Le mie prigioni* de Silvio Pellico. La seule visée est le destinataire. Toute idée de création disparaît. Simultanément, la traduction devient peu à peu une activité scientifique, grâce à l'évolution des théories linguistiques et psychologiques et aux apports de l'analyse textuelle.

Dans une étude des traductions italiennes de *Du côté de chez Swann*, qui s'étalent de 1946 à 1983, Viviana Agostini retrace l'évolution de la politique italienne de la traduction littéraire au XX^e siècle, en mettant l'accent sur l'usage des « emprunts linguistiques ». Par emprunt, on entend ici la trace visible du texte-source à la discrétion de l'histoire et de l'usage. Elle montre par là comment les choix de traduction dépendent de la personnalité et de la formation du traducteur, des habitudes culturelles des lecteurs, des politiques nationalistes italiennes qui perpétueront encore longtemps le refus d'utiliser des mots étrangers, instauré durant la période fasciste.

Chaque pays entend mener sa politique éditoriale. La traduction en France n'a connu de réel développement que bien tardivement par rapport à ses voisins. La plupart des traductions dans les premières années d'après-guerre relève d'une entreprise souvent personnelle et solitaire, où le destinataire disparaît au bénéfice de la relation auteur/traducteur. L'échange y est d'abord individuel, avant d'être culturel. Le traducteur se croit obligé

de compenser le manque dans la langue d'arrivée. La traduction en français de *Conversation en Sicile* d'Elio Vittorini par Michel Arnaud renvoie à une adéquation tout à fait personnelle du traducteur à son auteur. On note surtout une perte de sens dans la connotation, un appauvrissement de la polysémie présente dans les noms propres et revendiquée par Vittorini, une altération du rythme. Bref, le traducteur y a laissé libre cours à sa subjectivité.

Comment le traducteur peut-il travailler sur un texte que l'auteur lui-même qualifie d'intraduisible ? Jusqu'où pousser la transformation des mots dans la langue-cible ? Des essais récents de traduction des ouvrages d'Antonio Pizzuto montrent une banalisation du vocabulaire, une reconstruction syntaxique à partir de l'original. La syntaxe dans l'écriture de Pizzuto exige une parfaite connaissance des convictions littéraires et philosophiques de l'auteur. Elle s'inscrit en totale contradiction avec la structure logique de la langue française.

Les mêmes problèmes sont posés par la traduction d'un terme complexe, connoté d'un choix très personnel de l'auteur, comme « *freddura* » d'Alberto Savinio. Les traducteurs français vont opter pour la traduction explicative et l'éclatement en plusieurs définitions ou préféreront, comme c'est le cas ces dernières années, la non-traduction, le respect de l'« étranger de l'Autre » avec le risque d'incompréhension que ce choix comporte. Beaucoup ont en effet prêté à Savinio une forme et un concept, que l'auteur n'a pas toujours voulus. Le traducteur est un « passeur » et pas nécessairement un « traître ». L'ambiguïté, même si elle ne peut pas être entièrement levée, peut être détournée ou allégée. Jusqu'où le traducteur doit-il être le gardien de l'Autre ou vaut-il mieux qu'il soit le gardien de soi ?

Ce recueil de textes nous propose un voyage dans le temps et l'espace de la traduction franco-italienne, avec de nombreux exemples à l'appui. Il ne s'adresse pas uniquement aux « italianisants », qui bien sûr retrouveront là les difficultés auxquelles tôt ou tard ils se sont heurtés, mais à tous les traducteurs littéraires, qui se posent les questions essentielles de la fidélité au texte-source, de la reproduction, de la réécriture, de la re-création.

Karin Wackers